

Avertissement aux lecteurs

Le texte ci-dessous contient des éléments qui pourraient heurter la sensibilité de certains groupes et de certaines personnes, malgré l'important travail de correction, de suppression et de reformulation auquel il a été procédé. Nous pensons notamment aux moutons, aux éleveurs, aux chasseurs, aux tueurs, aux bouchers, aux restaurateurs, aux hôteliers, aux touristes, aux carnivores, aux végétariens, aux sociologues, aux experts, aux élus, aux syndicalistes, aux militants, aux artistes, aux ingénieurs, aux anti-spécistes, aux bonnes gens, aux salauds, aux abrutis, aux partisans de « l'écriture inclusive », et à quelques autres encore qui nous pardonneront de les avoir oubliés. En fait, c'est à se demander si le dessein de l'auteur n'est pas de se foutre de la gueule du monde, et de se mettre celui-ci à dos. Confiants dans l'intelligence et les capacités de discernement des lecteurs, nous vous laissons en juger.



Et moi, je hurle avec les loups

C'est un message reçu de l'équipe du film *Marche avec les loups*, « Eleveurs et bergers ont appelé à manifester dimanche 5 janvier devant le cinéma le Palace, à Gap, lors d'une projection. »

Des manifestations hostiles, l'équipe en a vu d'autres. Les élus du Département des Hautes Alpes et ceux de la Région Sud lui ont refusé tout financement, et la Région Auvergne-Rhône-Alpes a retiré son logo du film et du matériel de promotion, sous la pression des éleveurs. L'équipe reçoit même des menaces de mort dont cet échantillon anonyme :

« Vous pouvez tourner votre film de propagande nazie sur le gentil loup maintenant que des gogos ont accepté de le financer, mais pendant le montage un accident est vite arrivé : une fausse manipe et hop tout part en fumée... Les éleveurs de moutons s'opposeront par la force et la violence (...) au sinistre abruti Jean-Michel Bertrand (N.d.A : L'auteur du film), bon élève du sinistre Goebbels, complice des criminels qui tuent les éleveurs de moutons (...) et un accident est vite arrivé... dans un virage la voiture continue tout droit, et boum ! »

Le tract des éleveurs du groupe Facebook « Non au loup » est plus sobre et laconique :

« Oyé ! Oyé ! Appel à mobilisation contre le film : *Marche avec les loups*. Retrouvons-nous dimanche à 12h30 à la Chambre d'agriculture, on fera une distribution de tracts. »

Et après tout, c'est bien leur droit de hurler au loup. D'autant que, suivant l'équipe du film qui nous prie de faire circuler son message :

« ... la réaction des internautes a été très rapide pour soutenir le film ! Du coup la manifestation a été annulée ! Et plus de 400 personnes ont pu découvrir le film. Depuis le début des projections nous avons eu plus de 10 000 spectateurs et des prix dans des festivals. (...) Le public qui a déjà vu le film est enthousiaste, les demandes des salles de cinéma sont très importantes. La sortie du film le 15 janvier sur 150 copies sera donc grandiose. »

Finalement, il n'y a que les loups et les moutons qui ne sont pas sur les « réseaux sociaux », mais dans la vraie vie.

Des prix, des festivals, des nuées de bruits médiatiques, des foules de supporters et de spectateurs enthousiastes. Parfait. On ne peut pas dire que l'agitation de grandes gueules à gros bras - *écologophobes* à coup sûr - ait étouffé le succès du film. On pourrait même dire, au contraire, qu'elle y a contribué. On ne peut pas toujours gagner. On peut aussi gagner trop tard.

Ça me rappelle l'hiver 54, l'hiver du grand froid – on en a fait un film aussi - l'Abbé Pierre, l'appel, « Mes amis !... Au secours ! », le bêlement de l'Abbé à la radio, « l'insurrection de la bonté », les morts, les mal-logés, Poujade, Diên-Biên-Phu, la *Toussaint rouge*, etc. Moi, je suis de mai ; le printemps, c'est moi.

Le 12 janvier 1954, il y a 66 ans exactement, Joseph Drevet et Roger Budin, deux paysans – deux chasseurs, cela va de soi – ont tué le dernier loup de France, à Vignieu, dans le Bas Dauphiné. Une grosse affaire qui a duré six mois, avec de grands articles dans *Les Allobroges*, le journal communiste, dans *Le Progrès* (de Lyon), et *Le Dauphiné* (de Grenoble), dans *Radar* et *Détective* ; et puis des battues monstres, avec l'aide d'un petit avion, et des équipes de la Pathé et de Gaumont filmant la traque pour les actualités cinématographiques. Allez voir sur les sites internet des mairies de Vignieu, Vasselin, Sermerieu, Morestel, ils en sont fiers. Ils narrent l'épopée, en nomment les héros, détaillent le partage de la dépouille empaillée entre les différentes communes, pour l'instruction des enfants, la curiosité des touristes et la promotion du commerce local. C'est écrit :

« L'itinéraire de retour sera le suivant, venant de Lyon : Vignieu, Sermerieu, Morestel et Vasselin. Une halte sera observée à chacune de ces localités. Le jour même, le loup reviendra à Vignieu qui le gardera pendant la durée d'un mois. Sermerieu le prendra sitôt après pour une égale durée d'un mois. A son tour Vasselin le prendra pour la même durée d'un mois. Pendant toute cette période de trois mois où le loup sera à Vignieu, Sermerieu et Vasselin, une publicité commerciale pourra être faite et toutes les sommes recueillies à cette occasion seront partagées dans les proportions suivantes :

52 % à la société de chasse de Vignieu

40 % à la société de chasse de Sermerieu

6 % à la société de chasse de Vasselin

Après ces trois mois, le loup ira à Morestel, qui en aura la charge. Là sera désormais son refuge¹. »

Et c'est signé par les dirigeants de la battue et du canton :

« Monsieur Rigolier Henri, Maire de Vignieu
Monsieur Drevet Joseph, chasseur de Vignieu
Monsieur Budin Roger, chasseur de Vignieu
Monsieur Charvet Léon, président de la société de chasse de Vignieu
Monsieur Herail, Maire de Sermerieu
Monsieur Hullard, président de la société de chasse de Sermerieu
Monsieur Juppet Albert, chasseur à Sermerieu
Monsieur Reynier, président de la société de chasse de Vasselin
Monsieur Brunet, Brigadier-Chef de la Gendarmerie à Morestel
Monsieur Perrin, Maire de Morestel »

¹ Site de la mairie de Vignieu

Je ne vais pas tout copier. Si vous en voulez plus, tout ce qu'il y a à savoir, lisez le livre de Thomas Pfeiffer, *Sur les traces des Brûleurs de loups (L'homme et le loup en Dauphiné)*². C'est, entre autres choses, une histoire de l'extermination des loups en Dauphiné, avant même l'installation des moines chartreux, en 1084, dans le massif qu'ils ont déforesté, jusqu'à l'ultime mise à mort de janvier 54. Ça résume l'affaire. Pas de forêt sans loup, pas de loup sans forêt. La sylve c'est le lieu de la sauvagerie, des arbres et des bêtes féroces, fauves, non domestiquées. Non seulement les loups, mais les ours, les lynx, les cerfs, etc. On y chassait encore le bison du temps de Charlemagne. Pour en venir à bout, il faut mettre le feu. C'est l'écobuage, du gaulois *égobuer, gobe, * gobbo*, motte. On brûle les bois, les mottes avec les herbes et les racines, et on engraisse le sol avec les cendres pour y semer des plantes domestiques. La culture, c'est du brûlis qu'elle pousse. La domestication du feu c'est la domestication de l'homme ; de « l'animal politique » (Aristote). Le feu, c'est le foyer et l'arme absolue. Le feu domestique les chasseurs-cueilleurs nomades. Le feu consume la forêt et sa faune – mais où sont passés le lion, l'ours et la hyène des cavernes ? Et le *megaloceros*, le cerf géant qui broutait les clairières du Quaternaire ? Le feu consume la sauvagerie sylvestre. Les paysans chasseurs ont toujours pratiqué la guerre du feu, la politique de la terre brûlée. Les paysans ont une insatiable faim de pâtures, d'alpages et de mises en culture. Les paysans haïssent les forêts qui leur mangent de la terre et les sauvages, hommes et bêtes, qui leur mangent champs et cheptels. Alors ils brûlent. Le bon loup, c'est le loup mort, ou le loup domestique venu se chauffer au coin du feu et partager une charogne en échange de ses services. Celui-là, il s'est domestiqué tout seul, il y a 30 000 ans³, comme le cheval, la chèvre, le chat (hum), le bœuf, le cochon, etc., tous venus se mettre sous la protection du Maître du feu, en échange de leur viande, de leur cuir, de leur laine, de leur lait, de leur sueur. C'est un contrat comme disent les extorqueurs aux commerçants du quartier, protection contre les incendies criminels, tu n'es pas obligé remarque. Les animaux domestiques ont signé, comme les esclaves plus tard. C'est un contrat social. Servitude et sécurité plutôt que risque et sauvagerie. Le maître prend soin d'eux. Il leur assure une vie bonne, on travaille ensemble, des liens se tissent. Des liens de confiance. Le bon berger connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse. Evidemment, le bon berger ne peut pas garder *tous* les agneaux. Et de même pour les veaux, les cochons, les moutons. Il y en aurait trop. Et puis il faut bien vivre, manger pour vivre. Donc arrive un moment où l'éleveur, qui aime ses bêtes, qui les traite bien et tisse avec elles des liens de respect, de confiance et de dignité, leur assure, après une bonne vie, une bonne mort, digne et respectueuse. Mais les bêtes sont d'accord, elles ont signé le contrat. Demandez à la sociologue Jocelyne Porcher, chercheuse à l'Inra et ex-éleveuse. Elle a retrouvé les contrats dans les archives et déchiffré les signatures des bêtes (quelquefois une simple griffure ou trace de patte)⁴. Bref, le bon loup a le cou pelé par le collier et on l'appelle chien. Et quand il n'y a plus de loups ni de forêts gauloises, les exploitants agricoles brûlent l'Amazonie, l'Australie, l'Afrique, l'Indonésie ; les singes et les éléphants.

Revenons en Dauphiné, à nos Brûleurs de loups. C'est le nom de l'équipe de hockey de Grenoble. A Villard, sur le Vercors, c'est les Ours. Des ours, il n'y en a plus depuis 1937. Où le paysan demeure, la sauvagerie meurt. Le service d'extermination, la louveterie, remonte à Charlemagne (*Capitulaire De Villis*, 813). Depuis dix millénaires les chasseurs paysans et les services spécialisés traquent et tuent. En meute et à cheval quand les seigneurs se donnent le

² L'Harmattan, 2009

³ Cf. *Le Monde*, 4 juin 2016

⁴ J. Porcher, *Vivre avec les animaux*, La Découverte, 2011

plaisir d'une partie de chasse, ou répondent aux doléances de leurs paysans. En solitaire et à l'affût quand on est aussi bon fusil que le docteur Couturier (500 chamois abattus). Depuis dix siècles, les autorités paient des louvetiers à tant la peau du loup (ou les oreilles, les pattes, la tête). 5 sols pour un loup, 10 pour une louve, en 1341, à Grenoble. Les louves rapportent toujours plus, elles peuvent faire des louveteaux. En 1436, en pleine guerre de Cent ans, c'est 20 sous par loup. 2 deniers sous François Ier, 3 pour une louve. 12 livres en 1790, pendant la Révolution, 6 pour un louveteau. 200 francs pour un loup sous le Directoire, 250 pour une louve, 300 si elle est pleine (Loi du 11 ventôse, an III. Ci-devant 1^{er} mars 1795). « La loi de messidor an V (28 juin 1797) fixe 150 livres pour un loup enragé, 50 livres par tête de louve pleine, 40 par loup, et 20 par louveteau. »

Le 9 juillet 1818 (sous la Restauration), les primes vont de 18 francs pour une louve pleine à 6 francs pour un louveteau. Enfin la III^e République fixe par une loi du 3 août 1882, les tarifs suivants :

200 francs pour un loup enragé.

150 francs pour une louve pleine.

100 francs pour une louve ou un loup.

40 francs pour un louveteau de la taille d'un renard⁵.

Sous la Restauration, d'après l'historien Jacques Baillon, les tueurs de loups en abattent deux mille par an. Près de trois cents dans le seul département d'Indre-et-Loire, en 1817. Les préfets convoquent des battues, comme celle du 3 mars 1819, avec 50 tireurs et 150 traqueurs⁶.

Pfeiffer calcule que dans l'Isère, sur une période de 55 ans, entre 1790 et 1851, 944 loups sont abattus. Il faut dire que la vente des fourrures est lucrative, et les primes, stimulantes, « de l'ordre de deux à trois semaines de salaire d'un agriculteur », en 1779. Les paysans creusent des fosses couvertes de branchages, avec une charogne en appât et un pieu aiguisé pour que le loup s'y empale. Ils l'empoisonnent à la strychnine. Font des battues, des chasses collectives et obligatoires, sous peine d'amende pour les absentéistes, avec les chiens hérissés de colliers cloutés, les tambours, les cris, les torches, les feux, et ils rabattent les loups au fond des gorges les plus étroites, fermées de filets qui les piègent. La chasse et la pêche au filet, ça fait des milliers d'années qu'on les pratique. Les traités de chasse de Gaston Phébus, comte de Foix durant la Guerre de Cent ans, et de Jean de Clamorgan, un siècle plus tard, trouvent un écho à l'époque des Lumières, dans *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

« Les planches nous montrent ces techniques de rabatteurs huant les loups qui venaient s'échouer inexorablement dans les rets et les filets, soigneusement entretenus par les communautés de l'Oisans. Ceux-ci étaient gardés dans l'église et soumis à l'entretien par des hommes qui touchaient un salaire pour ce service rendu à la communauté. (Cf. Bernard François, *Mémoire de Bourg-d'Oisans*, 1997, t.1) Ces filets étaient également cuits après chaque traque pour dissiper l'odeur humaine, car les loups sont de nature méfiante et craintive à l'égard de l'homme⁷. »

A Bourg d'Oisans en 1616, les porteurs de filets sont payés 4 sols par chasse, suivant les comptes consulaires. Les filets sont blanchis et gardés à l'année par contrat à prix fait.

⁵ Thomas Pfeiffer. *Sur les traces des Brûleurs de loups*, op. cit.

⁶ Cf. *Le Monde*, 1^{er} septembre 2004

⁷ Thomas Pfeiffer. *Sur les traces des Brûleurs de loups*, op. cit.

Pour la battue, lisez *Un Roi sans divertissement* de Giono, qui raconte en 1948 une scène de chasse en Vercors, vers Chichilianne et le col du Rousset, censée se passer un siècle plus tôt.

« Langlois s'avance ; le loup se dresse sur ses pattes. Ils sont face à face à cinq pas.
Paix !
Le loup regarde le sang du chien sur la neige. Il a l'air aussi endormi que nous.
Langlois lui tire deux coups de pistolet dans le ventre ; des deux mains ; en même temps⁸. »

C'est Giono, on attend donc une fable écolo-pacifiste dans la lignée de *Regain* (1934), de *Je ne peux pas oublier : Refus d'obéissance* (1937), et de sa *Lettre aux paysans* (1938). Erreur. Giono dans ses romans d'après-guerre déploie son goût du sang et de la cruauté. Ce n'est pas seulement un auteur paysanniste, mais tragique. C'est-à-dire réaliste, malgré ses excès, si l'on accepte que cette passion du sang, du sacrifice, du spectacle sanglant, est la rançon de la vie en société, et ce qui soude la communauté. Tragédie : de *tragos*, « bouc », *tragôidia*, chant accompagnant le sacrifice du bouc. Et que fait-on de la victime égorgée ? On la brûle (*holocauste*) toute, ou partie, en offrande au(x) dieu(x) qui garde(nt) la communauté des sacrificateurs, unie, paisible et prospère.

Je vous parle du loup émissaire. Les paysans dauphinois se targuent depuis des siècles de leur gloire de Brûleurs de loups. La tradition orale signale un filet métallique, à Aiguilles en Queyras, fermant une gorge où les habitants rabattaient et brûlaient les loups avec des branches enflammées. De même, sur le plateau de Crémieu, à Trept, Charrette, Poncieu, Soleymieux, dans le Trièves, l'Oisans, Belledonne, le Grésivaudan et sur le Vercors, où l'on brûlait vifs les loups pris dans les fosses. Le hameau de Couvaloup, près de Soleymieu, renvoie aux « couves à loups, là où on brûle les loups. » Les incendiaires rabattaient les loups encerclés vers ces « couves », et boutaient le feu aux broussailles, fagots et petits bois. Ces flambées, visibles de loin et jusqu'à Lyon, ont valu aux Dauphinois, leur surnom de Brûleurs de loups⁹. Mais ce qu'ils brûlaient également, sinon plus, sous couvert de chasse aux loups, c'était les bois et forêts pour faire place nette aux prairies et labours. En attendant de vendre les terres aux promoteurs pour en faire des lotissements, des zones commerciales et industrielles, rayées d'autoroutes et de voies ferrées.

Aussi, Jean-Marc Moriceau, un historien « qui suit le loup à la trace », et sans bienveillances naïves, explique au *Daubé* tout le mal à attendre de sa nouvelle « prolifération ».

« "Du VI^e siècle avant J.C. jusque dans les années 1950 lorsque le loup s'attaque au bétail, il s'en prend à l'économie du pays." Au Moyen-Âge, même les citadins ont des intérêts à la campagne à travers les baux à cheptel qui leur permettaient de tirer des ressources de l'élevage : "Du coup, même pour ces populations loin du loup, l'animal était un danger. Au moins économique". A cela s'ajoutent les attaques de loups enragés (la dernière est datée de 1885) qui en font des tueurs en série et qui sèment la panique : "Le loup fait alors l'unanimité contre lui." (...) En France, c'est surtout au XIX^e siècle que l'Etat met le paquet pour éradiquer le loup : "Sous la III^e République, le taux des primes pour l'abattre est multiplié par sept ou dix. Et 6 à 7000 loups sont tués en quatre ans" a calculé l'historien¹⁰. »

Lequel déplore le changement d'image du loup dès les années 1950.

⁸ Jean Giono. *Un Roi sans divertissement*. p.104-144. Ed. Folio, Gallimard

⁹ Cf. Thomas Pfeiffer. *Sur les traces des Brûleurs de loups*, op. cit.

¹⁰ *Le Daubé*, 5 octobre 2013

« La population désormais majoritairement urbaine voit évoluer le loup dans les grands espaces nord-américains. Il est emblématique de la nature sauvage, il incarne l'équilibre de la nature. De surcroît, la notion de diversité se répand dans l'opinion, l'écologie devient à la mode¹¹. »

Et dire que cela m'avait échappé. Dès les années 50, le retour et la prolifération de loups écologistes, venus de la ville et déguisés en agneaux, menaçaient potentiellement, sans qu'on y eût pris garde, la sécurité des personnes et les intérêts économiques. Cependant qu'ils faisaient peur aux gens avec la pollution, le réchauffement et la fin du monde.

On l'a dit, ce n'est pas seulement la faim de terre et l'âpreté au gain qui mobilisaient ces joyeuses troupes de tueurs festifs. Quand on regarde la photo des chasseurs, autour de la dépouille du « dernier loup » abattu en 1954, à Vignieu, ces hommes en cercle, satisfaits, souriants et féroces, avec leurs bleus, leurs salopettes, leurs croquenots, bérets, casquettes, leurs mégots aux coins des lèvres et des moustaches, leurs gros ventres ou leurs corps noueux, sous les vestes ouvertes ou boutonnées jusqu'aux cols, leurs fusils au pied ou pointés sur la bête, leurs mines butées et goguenardes, leurs regards défiants, farouches, qui nous fixent à travers l'objectif, et le gendarme au milieu, un peu frêle, sourire gêné dans son uniforme, de figurer dans cette cohue si peu officielle et ordonnée, on a une impression de déjà-vu. Il manque les femmes, mais j'ai déjà vu cette foule joyeuse et unie dans sa victoire collective, dans l'exultation et la certitude de son bon droit face à l'agresseur. Oui, c'est la fameuse photo, celle-ci parmi des centaines d'autres, de cette foule de lyncheurs, dans l'Indiana, en 1930, venus en famille et en voiture, assister à la pendaison de deux noirs. Je le dis tout de suite, cette foule, ce sont les miens, ceux dont je viens, la cousine Henriette et Alfred, paysans picards dans la Somme, l'oncle Roger, et d'autres avant, ailleurs : tueurs et brûleurs de loups, *écobueurs*, *pagus*, paysans gaulois, abattus, brûlés, exterminés avec tout le troupeau, en 14-18. Qu'on ne me dise pas que ce n'était pas voulu. Qu'on n'avait pas décidé notre perte. De faire place nette pour la ville et l'usine. Ça s'est perdu, ça ne vous regarde pas. De toutes façons c'est fini, on est finis, on s'est perdus, et moi, je suis un enfant perdu de cette perdition. J'ai perdu les miens presque avant ma naissance mais je sais un peu d'où je viens, et ça compte bien plus pour moi que là où vous allez, vous les salauds bien de leur temps, les possédés du monde-qui-bouge et du progrès-qu'on-n'arrête-pas. Même si je me suis séparé des miens. Même si je leur en veux d'avoir vendu, de nous avoir vendus à la perdition et d'être devenus ce que vous êtes. Moi je hurle avec les loups.

Le sang, non merci. Le sacrifice, tous ensemble, tous contre un, non, sans moi.

Tout le village se presse autour du loup mort. Les enfants accourent à la sortie de l'école, en ce crépuscule d'hiver. Ils me ressemblent : culottes courtes, chandails, cache-nez. Non, le sang, je ne veux pas le voir. Je me sauve.

« Entre chien et loup, les villageois, maire en tête, s'empressent de déboucher quelques bouteilles au café, chez Borel et Clavet¹². »

On braille, on gueule, on dégoise sur ce loup, étendu mort, mais vif encore dans toutes les têtes de ce froid vif, de ce vent froid, de cette journée haletante à sa poursuite. Ai-je dit qu'il était blessé d'un premier tir ? Qu'on le suivait au sang ? Qu'il boitait de la patte arrière ? Qu'il tua un gros chien dans sa fuite, et lui dévora les côtes ? Que l'agonie dura neuf heures et huit kilomètres ? Qu'il fut cerné par une meute croissante de lyncheurs excités ? Qu'il fallut trois balles pour le tuer vers quatre heures du soir, près d'une butte dite Montaloup ?

¹¹ Idem.

¹² Thomas Pfeiffer. *Sur les traces des Brûleurs de loups*, op. cit.

On pose devant son cadavre. On boit à la santé du loup, on trinque à la grande joie de cette fête improvisée. La peur du loup, ou plutôt sa mise à mort, rassemble ses meurtriers. C'est ainsi que se créent et se re-crément la communauté et sa conscience commune, grâce aux liens du sang de la victime, versé ensemble.

Le *Daubé* du 25 février 2018 raconte, 64 ans plus tard, « la traque du dernier loup ».

« Mais que dire de l'histoire du loup de Sermérieu qui, entre décembre 1953 et février 54 mit le Bas Dauphiné en émoi et s'imprima à la Une des journaux ? Deux nuits avant la Saint-Sylvestre, on commença à retrouver des chiens à demi-dévorés, entre Bourgoin et Morestel. (...) Il faudra 40 chasseurs et sept heures de battue ce 12 janvier 1954 pour abattre la « bête » au bas de la côte du Turc, à Vignieu – où sa dépouille est toujours exposée en mairie – et effacer le sourire goguenard des visages sceptiques. (...) Voilà que le bon peuple se met à voir des loups partout, dans la Drôme à Luc-en-Diois, dans les Hautes-Alpes à Vars. Le soir même de son trépas, un enfant dit avoir vu sa louve. Et ses louveteaux. Des chasseurs entendent des hurlements. Les journalistes de jouer du tam-tam. (...) On réarme les fusils ! L'alerte atteint un tel degré que les gendarmes de l'Isère sensibilisent le préfet (...) C'est la mobilisation générale, le 22 janvier : 1000 chasseurs, 2000 rabatteurs et même l'avion de l'as des airs Henri Giraud, avec à son bord le docteur Couturier, éminent naturaliste doublé d'une fine gâchette. Las, pour le coup, on s'aperçoit après plusieurs jours « bredouilles » qu'il n'y avait pas plus de louve en Dauphiné que de lion dans les chasses de Tartarin. La presse qui avait mobilisé deux autres avions pour suivre l'affaire fit un récit croquignolesque de l'épique expédition, où le lieutenant de louveterie, attifé en costume de grand veneur fut même comparé à un général d'armée... »

Le journaliste exagère, comme ses confrères de l'époque, et « le bon peuple », les chasseurs, et Tartarin avant lui. C'est une règle et une tradition, pas d'épopée ni de récit de chasse sans amplification. Il n'y avait qu'un avion et qu'une centaine de chasseurs, beaucoup de bouteilles et de casse-croûtes – *Les Allobroges* qui pourtant ne se moquent pas du peuple, parle de « Congrès du saucisson ». Bref la population, les *media*, les autorités *rejouent* la séquence du 29 décembre 53 au 12 janvier 54, et cette ultime journée du sacrifice du loup. Un rite se crée sur le modèle de cette scène primitive dont les participants espèrent les mêmes prodiges purgatifs que lors de sa prime advenue. La trêve, la communion festive qui, depuis des siècles, sinon des millénaires, se déroule autour du solstice d'hiver. La suspension du morne temps quotidien et profane, au profit du merveilleux temps sacré. Dans maints villages du Dauphiné, à Vars, Saint Marcellin, Crest, Luc-en-Diois, en Chartreuse au Bec de l'Echaillon, à Lhuis dans l'Ain, à Morestel, à Saint-Chef, à Trept, à Saint-Savin, des enfants, des adultes, des chasseurs, ont « vu », « entendu » le loup, ou relevé ses traces. Ils rejouent la séquence de la peur et de l'angoisse dont la mort du loup doit les délivrer. On achète ou on fabrique des fusils, on fait des battues, on tue des chiens, des blaireaux. Mais de loup, peau de balle. Ils ont tué le dernier. Comme ils avaient tué le dernier lion d'Algérie, bien avant la parodie de Tartarin. Et avec lui le culte du Dieu Loup en pleine résurgence, mais patience. Ne leur reste plus qu'à s'entretuer, ce ne sont pas les pseudo-loups émissaires qui manquent pour satisfaire leur soif de sacrifices. Pfeiffer rappelle le lien entre louves du lupanar romain, et sorcières « à la matrice féconde endiablée », les « loups protestants » (pour les catholiques) et « catholiques » (pour les protestants), les loups-garous ou lycanthropes, débusqués par la rumeur, tous gibiers de bûcher et de massacre. Et moi, je hurle avec les louves.

Cette réconciliation générale de la communauté, cette *communion*, repas pris en commun – « Prenez et mangez, ceci est mon corps. (...) Prenez et buvez, ceci est mon sang » - c'est le

miracle du Dieu Loup. Du Christ-Loup. Du loup émissaire, bête noire et souffre-douleur. Nul mieux que René Girard n'a démonté le mécanisme victimaire et sacrificiel¹³. Le huis-clos de la horde primitive suscite inmanquablement des rivalités *mimétiques* entre *mêmes* pour un *même* objet (sexuel, politique, économique, symbolique, etc.). Ces rivalités dégèrent en crise mimétique, la rixe entre tous et tous. Tous deviennent des loups pour tous. La meute est mise à mal. On ne chasse plus, on ne mange plus, on ne soigne plus les petits. Ou mal. Les mêmes sont incapables de reconnaître qu'ils sont tous et chacun coupables. Ils vivent dans le déni, la méconnaissance intéressée de leur propre responsabilité individuelle et collective. Ce n'est pas moi, ce n'est pas nous, c'est par *l'un d'entre nous* que le mal nous arrive à tous - du ciel, des dieux, de l'extérieur. Ce coupable du mal, qui met la communauté en danger, à son insu peut-être, il faut le débusquer. Les animaux politiques, malades de la crise, se réunissent donc pour confesser leurs fautes et trouver le coupable - fût-ce le baudet, le bouc, le taureau, le cheval ou le premier venu – afin de le *sacrifier* (de le « faire sacré »), et d'apaiser la colère du ciel. Car, dit ce vieux salaud de Caïphe, le sacrificateur, « il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, plutôt que la nation entière périsse. » (Jean. Ch. 11, v.48, 51) On sait la suite. Le sacrifice unanime de la victime émissaire, son effusion de sang, purge, purifie la communauté de ses maux et fautes. Vient le moment où saisie de remord et de culpabilité, elle s'écrie d'une voix, « nous avons tué un dieu ! » Ou, « brûlé une sainte ! » Ou, « pendu un innocent ! » Cette révélation prend souvent du temps. Elle travaille la communauté au fur et à mesure de la répétition du lynchage primitif, transformé en rite religieux (*qui relie*). Un rite de gratitude et d'adoration envers le dieu caché dans la victime, qui par sa mort a fait que tous vivent. Ensemble et en paix. Alors naît le culte du Loup, cette fierté d'appartenir à la meute, d'en être reconnu membre et de chasser avec.

« Le loup est un animal nuisible, sa chasse est ouverte à tous, nobles et roturiers, tuer un loup est une marque de distinction et de reconnaissance publique. Cela fait partie de la culture et de la considération. Autour du loup se crée du lien social, l'individu est intégré à la communauté pour service rendu, il peut de ce fait légitimement demander pour son action une prime symbolique. Ainsi s'expliquent les quêtes du loup. La chasse est un élément de la liturgie du moi, la violence est détournée contre l'animal et permet de se distinguer en société. La chasse distingue du commun et singularise des communautés d'hommes au sein de la société¹⁴. »

Ce qui aggrave le cas du loup, c'est son ambiguïté, son voisinage et sa ressemblance avec l'homme. Même organisation en meutes hiérarchisées, autour de mâles dominants ; même priorité à la survie de celle-ci et des petits ; même position de prédateur au sommet de l'échelle alimentaire et même politique territoriale qui l'opposent à son double mimétique ; mêmes conflits internes ou externes, à croire que le loup est un homme pour le loup ; mêmes errances insensées de jeunes allant fonder leur propre meute à des milliers de lieues du charnier natal ; même régime carnivore et commensalité, des millénaires durant, autour des charognes partagées. Mêmes croisements entre les loups qui adoptent des enfants, les hommes qui adoptent des louveteaux, qui font des chiens, chiens loups, hommes loups, qui naissent de ces croisements biologiques et psychiques. C'est toi-même que tu tues, Brûleur de loup, ton enfance sauvage et primitive, et quand tu l'auras tuée, tu seras mort sans retour, ayant tranché le fil même de toute renaissance possible. Bravo sage crétin, singe savant, te voilà émancipé, arraché de la nature et de ses déterminations. Enfin une grande personne, un être de culture, ne dépendant que de lui même et de ses quatre volontés. Pur produit de ses propres œuvres. Ça va être beau. Ça l'est déjà.

¹³ Cf. R. Girard, *La violence et le sacré*, 1972

¹⁴ Thomas Pfeiffer. *Sur les traces des Brûleurs de loups*, *op. cit.*

Pour qu'une victime soit sacrificable, selon Girard, il faut qu'elle soit assez membre de la communauté pour être chargée de ses fautes, et assez en marge pour que son expulsion violente, sa mise à mort, n'enflamme pas le va-et-vient des vendettas intestines. Ce qu'il y a de beau avec le loup, c'est précisément ce fauilage, une patte dehors, une patte dedans, le caractère limitrophe de la relation entre sa communauté et la nôtre, entre mélange et séparation. Il n'est même pas besoin de l'accuser de rage. Il suffit de dire que c'est un loup. *Varkas*, voleur, selon la racine indo-européenne, « terme fixé par les Aryens entre le XVIII^e et le XV^e siècle avant J.C dans le Nord de l'Inde actuelle selon George Dumézil¹⁵. »

Ou **wlukwo-*, **lukwos*, en grec *lukos*, latin *lupus*, *wolf* anglo-saxon, *bleiz* celtique. Ne me demandez pas comment, je ne suis pas étymologiste, j'ai juste un dictionnaire.

Si vous saviez, tous les Louvier, Louvat, Loubet, Louvet, Louvel qui habitent au pays des Brûleurs de loups. Tous les lieux-dits, Louvière, Loubière, Louverie, Louvresse, Louvaroux, Louvatière, Chantelouve, Grattaloup ; tous les Pas du Loup, Champ du Loup, Pont du Loup, Cros du Loup, Dent du Loup, Pic du Loup qu'on y trouve. Toutes les armoiries et blasons à têtes de loups, vous ne pourriez douter que le pays des Brûleurs de loups ne soit aussi bien le pays des Loups. Chez nous, c'est chez Loup. Mais c'est peut-être pareil chez vous ? Ou plutôt, ça l'était. Dieu que j'exècre cette engeance d'abrutis massacreurs. Qu'ils tuent, s'entretuent quant ils auront tué tout le reste et dégagent de l'histoire naturelle. Ce n'est plus possible, c'est trop révoltant à la fin de faire partie de cette même espèce. Je ne sais pas moi, on ne pourrait pas être admis chimpanzés *honoris causa* ? Ou naturalisés, fait loups d'intention ? Puisqu'ils vont nous tuer de toutes façons, nous tuer pareil, tous, et fabriquer leurs supertueurs machines, en labo, avec des super-pouvoirs de tueurs ? Puisqu'ils ne veulent plus de nous, de toutes façons, qu'on ne fait déjà plus partie de la même espèce, qu'ils ne sont plus *humains* ?

Avec quel espoir, quelle impatience, quelle fureur, la communauté des tueurs de loups guette la moindre rencontre, la moindre morsure, afin d'appeler à l'extermination. Le loup croque des moutons et provoque des paniques de masse, c'est entendu. Le mouton, c'est comme les hommes, c'est moutonnier. Le loup n'est d'ailleurs pas le seul à tuer des bêtes – demandez aux chiens errants qui depuis des décennies ne souffraient plus de concurrence. Et aux chasseurs de chamois, de cerfs, de sangliers. En fait, La dernière vraie grande battue eut lieu deux siècles exactement avant la mise à mort du dernier loup. C'était sous Louis XV, en 1754, en plein âge des Lumières et à l'aube de l'ère industrielle. Alors que l'on persécutait encore libertins et protestants. Dix ans avant l'histoire de la Bête du Gévaudan.

Selon le chroniqueur Jean-Baptiste Ollivet, « dans le courant des mois de juin, juillet, août, septembre, octobre (1754) les loups-cerviers appelés vulgairement loups-garouds ont dévoré et mangé cent et dix personnes, tant filles que garçons, du côté de Vienne, entre autres à Chaponay, Lusinay, Jilins, Chaleyssin, Saint-Pierre de Chandieu et autres villages voisins. Le Bon Dieu apaise ces malheurs¹⁶ ».

Les loups-cerviers, ce sont les lynx, mangeurs de cerfs. Rien à voir avec les loups-garous, les « hommes-loups », sauf si les lynx, comme les loups, dévorent les charognes laissées par les guerres, les famines, les pestes et les criminels qui se déguisent en loups-garous. Le Dauphiné, comme tous les pays, en a connu de ces tueurs de grands chemins, en bandes ou solitaires, flanqués de chiens féroces, fous criminels, violeurs, voleurs, écorcheurs, éventreurs, égorgeurs, dont on parle à voix basse dans les auberges et les chaumières. Rien de plus simple que de mettre leurs crimes sous les crocs du loup. Lui qui fut toujours le fossoyeur de la faune, daims, chevreuils, etc. Et celui des hommes lors de ces terribles hivers de la Grande

¹⁵ Idem

¹⁶ Thomas Pfeiffer, *Sur les traces des Brûleurs de loups, op. cit.*

Peste, de la Guerre de Cent ans, des guerres de religion et à chaque effondrement social, lorsqu'on ne se soucie plus d'enterrer les morts, qu'on jette leurs corps par dessus les remparts ou qu'on les laisse pourrir dans les champs. C'est ainsi qu'à de certains moments les hommes lui donnent le goût de l'homme. Quitte à l'exterminer ensuite. Le loup a peur de l'homme debout, il l'évite. Ceux qui le connaissent, d'ailleurs, je veux dire, ceux qui l'ont connu, côtoyé, paysans, curés, villageois, semblent toujours surpris, malgré la réputation sanguinaire qu'ils lui font, de tomber sur un mangeur d'hommes. Ils le disent dans leurs témoignages cités par les historiens, ils l'appellent alors d'un autre nom, non plus « le loup », mais « la bête », « la male beste », comme s'il ne s'agissait pas d'un vrai loup, ou du moins pas d'un loup ordinaire, mais d'une exception à l'espèce.

Ou alors un enragé, comme peuvent l'être hommes ou chiens, et qu'il mord tout ce qu'il y a à mordre, hommes ou chiens, avant de mourir dans les trois jours. L'analyse des registres paroissiaux en Dauphiné, sur un siècle, de 1670 à 1773, révèle 46 attaques mortelles, dont 90 % en Bas-Dauphiné. Des petits bergers et bergères de huit, dix ans. « 20 % des victimes sont tuées par des loups enragés et seuls 55% des cas selon l'étude concerneraient de vrais loups¹⁷. »

Pfeiffer :

« Si les loups ont mangé et dévoré les cadavres, ils ont servi bien souvent de couverture à la violence locale, nettoyant les carcasses des femmes et des enfants tués ; ils effaçaient du même coup toute trace de culpabilité humaine. »

Pourquoi me saute à l'esprit la pensée de ces centaines de femmes assassinées, mutilées, démembrées et laissées dans le désert, tout autour de Ciudad Juarez, depuis 1993.

1754. Des loups rôdent sur les plateaux boisés des Terres Froides depuis plusieurs années. Joseph Faure, curé de Primarette, rapporte dans les registres paroissiaux, les méfaits du « *loup carnacier* » qui dévore sept enfants entre 1747 et 1752, dont l'un au moins, arraché des bras de sa mère : Michel Malarin (7 ans), Joseph Fournier (13 ans), Mathieu Roux (5 ans), Benoite Pichon (2 ans), Marie Peiron (6 ans), Jeanne Servonat (4 ans), Marianne Boindrieu (3 ans). Mais ces loups, bizarrement, délaissent les troupeaux et le gibier sauvage. Etait-ce des loups ? Ou des loups-garous¹⁸ ?

La population s'émeut, et le pouvoir redoute à raison ces rumeurs et ces émotions populaires dont la dernière, la Grande Peur de l'été 1789, balaiera la Réaction nobiliaire et les châteaux, leurs archives, les chartes, les registres et l'Ancien Régime. Il s'agit de capter cette émotion avant qu'elle ne mute en violence sociale. Et pour cela, il faut en prendre la tête, la discipliner et la diriger. Le comte de Marcieu, commandant de la Province, organise le 10 septembre 1754, tel un futur préfet de l'Isère ou un ancien intendant, *missus dominicus*, une battue qui est le modèle obscur de celles des 12 et 22 janvier 1954. Des bandes armées battent la campagne la nuit, durant une semaine, et allument de grands feux.

« Chaque communauté doit fournir un certain nombre de traqueurs et de tireurs, en tout 28 compagnies de traqueurs et 13 de tireurs. Chaque compagnie est composée de 42 hommes, dont un capitaine, deux lieutenants et quatre sergents. Chacune doit respecter des consignes très précises.

Les tireurs doivent se munir de leurs armes à feu et les traqueurs devront "battre et traquer les bois, se munir de bâtons ferrés, de fourches, tridents, tambours, pistolets

¹⁷ Il s'agit de l'étude d'Isabelle Vidal, *Le loup en Dauphiné du XV^e au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise, Grenoble, 1996, dont la revue *Evocations* de 1999/2000 a publié une synthèse.

¹⁸ Thomas Pfeiffer, *Sur les traces des Brûleurs de loups*, op. cit.

et autres instruments bruyants (...) Il faudra prévenir les habitants commandés à cette battue de se pourvoir en vivres, non seulement pour la journée mais encore pendant la nuit et le lendemain et, qu'en ce cas, chacun couche au bivouac, sans avoir la liberté de se retirer chez lui, quelque près qu'il en soit".¹⁹ »

Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! On n'est pas des merdes ni des culs-terreux ! on est des Brûleurs de loups !

A Chandieu, non loin de Saint-Jean de Bournay, 2000 paysans enflamment une combe pleine de broussailles. Mais les loups arrivent à percer les lignes de tueurs. Un seul est abattu. La grande battue est un échec et les crimes continuent les années suivantes. Mais les crimes de qui ?

En 1992, l'historien Jean-Marc Moriceau (Normale sup, Prix Guizot 2003, Prix Charles Aubert 2004), publie un article intitulé « Rage et loups au XVII^e siècle²⁰ ». Comme le dit sa copieuse notice Wikipedia, « Hasard ou non, c'est en cette même année que le retour du loup sur le sol français fut reconnu. »

Hasard ou non, notre historien multiplie les ouvrages sur cette soudaine passion du public et des médias. Au point d'y consacrer cinq années de recherche, avec ses étudiants, dans les archives et registres paroissiaux de 85 départements (de la guerre de Cent ans à 1918). « Une enquête, selon *Le Journal du CNRS*, qui met en évidence un point capital à considérer avant de s'enfoncer dans l'inutile jungle des fantasmes : la différence fondamentale entre un loup *enragé* – qui s'attaque à tous les êtres humains – et un loup *prédateur*, qui sélectionne ses victimes parmi les plus faibles²¹. » Cette enquête aboutit à un gros réquisitoire – 627 pages -, intitulé *Histoire du méchant loup* (Fayard, 2007), « où sont analysés 3000 cas d'attaques de loups anthropophages ou enragés du XV^e au XX^e siècle. »

1201 victimes de loups enragés, 1857 victimes de loups anthropophages, pour être précis. Des enfants pour la plupart, des petits bergers, seuls avec leurs bêtes, en lisière des bois.

C'est qu'on avait des familles nombreuses autrefois. Beaucoup d'enfants qui mourraient beaucoup. En bas âge. En nourrice pour ceux des nobles, des bourgeois et même des petites gens²². On en avait trop - dix, douze, quatorze – des quantités négligeables, et trop de tracas pour s'embarrasser d'un nourrisson. Les cochons en ont plus mangé que les loups. Les Sœurs de Saint Vincent de Paul (1581–1660) ne pouvaient recueillir les innombrables orphelins de France et de Navarre dans leur Hôpital des Enfants-Trouvés. Ceux qui vivaient devaient gagner leur vie au risque de la perdre. Enfants serfs et à tout faire. On les retrouvera bientôt, à cinq ou six ans, trimant 10, 12, 14 heures par jour, dans les usines et mines de la Révolution industrielle.

Cependant, le décompte des victimes du loup, par Moriceau, se multiplie par quatre, voire plus, lors de la réédition augmentée de son ouvrage, en 2016 :

« Si l'on met de côté le cas exceptionnel des 6000 victimes attribuées à la Bretagne occidentale pour la fin du XVI^e siècle, c'est plus de 12 000 attaques que l'on peut recenser (dont 8672 dues à des loups prédateurs et 3731 à des loups enragés.) »

Et il publie ses données en annexe pour répondre aux accusations d'erreur et de partialité. En vrac : il n'y connaît rien, il n'est pas éthologue, mais historien. Il n'est pas neutre, mais partisan. Ses sources sont empoisonnées. L'église et les curés sont notoirement ennemis du loup, « la bête du diable », depuis des siècles. Les curés n'y connaissent rien, ils ne sont pas

¹⁹ Idem.

²⁰ Article publié par la société historique et archéologique de Corbeil, de l'Essonne et du Hurepoix.

²¹ N°215, décembre 2007.

²² Cf. Elisabeth Badinter, *L'amour en plus*, Flammarion, 1980

chasseurs. Les registres paroissiaux exagèrent les méfaits du loup et lui attribuent les crimes d'autrui (loups-garous, chiens-loups, chiens errants). De plus, les interprétations de Moriceau renforcent le biais anti-loup des curés. Quand ceux-ci n'accusent pas le loup, il le fait pour eux. Quand ils s'étonnent, au contraire, du caractère insolite d'une attaque contre l'homme, évoquant la conduite d'évitement du loup, bien connue en général, Moriceau néglige leurs témoignages, etc.

Bon. 12 000 morts en cinq siècles, c'est 24 par an en moyenne. Un chiffre dérisoire à côté de celui des infanticides et des enfants livrés à la Machine pour être dévorés. Sans compter les homicides en général, les « victimes de la route » et les innombrables morts d'ennui au ventre plein que produit un monde sans loups.

Ma foi, bonnes gens, si vous ne voulez pas qu'on mange vos moutons ni vos marmots, gardez-les. Et si vous en avez trop, ayez-en moins. Et si cela vous prend trop de peine de les garder, trop de temps et d'argent, alors, c'est aux amateurs d'agneaux « bio », « local », aux amateurs d'« agneaux de Sisteron » - que je vois arriver à pleins camions frigo, tous les lundis, à la boucherie d'en bas - de payer le prix. Quitte à payer trop cher pour de l'agneau importé d'Italie, mais *abattu à Sisteron*.

J'ai parfois payé ce prix, au marché « paysan » ou à la boutique « paysanne », moi qui n'ai plus le goût de la viande, pour « soutenir l'agriculture paysanne », contre les importations d'Irlande et de Nouvelle Zélande. Par amitié pour les paysans. En mémoire surtout de Louis Martin, du hameau des Richards (Pont-du-Fossé), commune de Saint Jean-Saint Nicolas, avec qui j'ai rentré deux ou trois chars de foin par jour ; nous deux, tout seuls, tout l'été 72. Du foin pour ses brebis que je descendais chaque matin lâcher dans leur pré.

Adieu Louis. Moi, c'est fini, je donne ma part au loup. C'est fini. Ta ferme, elle est sur Internet, toute pimpante et enjolivée, ils en ont fait un « gîte rural » pour l'immonde troupeau des moutons touristiques.

Entretemps, Moriceau publie d'autres livres pour répondre aux attaques des défenseurs du loup. *L'homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans* (Fayard, 479 pages, 2011), *sur les pas du loup, tour de France historique et culturel du loup du Moyen-Âge à nos jours* (Ed. de Montbel, 350 pages, 2013), *Vivre avec le loup ? Trois mille ans de conflit* (Ed. Tallandier, 624 pages, 2014), et *Le loup en questions : fantasme et réalité*. (Buchet-Chastel, 218 pages, 2015).

Du haut de cette imposante pile de volumes et « en tant que scientifique », il approuve les « prélèvements » et « régulations », « parce que le loup n'est pas un animal sacré (...), mais un animal dont il faut assurer la gestion quand il cause des dommages importants à la société, à l'économie et évidemment au monde agropastoral. » « Un animal carnivore et prédateur », « qui doit être chassable et tirable²³ ».

Fait rarissime, *Le Monde*, toujours respectueux de l'autorité scientifique, estime que « l'auteur sort, toutefois, du rôle modérateur du débat qu'il s'est fixé pour pencher du côté des éleveurs. (...) Le scientifique propose alors une « gradation des ripostes et une gestion différenciée », selon les territoires. Une façon d'amoindrir le statut de protection de l'espèce sans pour autant le supprimer²⁴. »

Mais ceux qui avaient déjà assisté à une conférence de Moriceau, une heure de harangue lupicide, ouverte par un générique musical angoissant, savaient à quoi s'en tenir.

Le décompte des publications de Moriceau sur le loup, depuis 1992, s'élève donc à deux mille pages ou plus, sans compter celles de ses élèves, alliés et collègues. Ni les milliers d'autres

²³ *Le Daubé*, 8 juillet 2014

²⁴ *Le Monde*, 21 mai 2015

pages et images publiées pour et contre le loup. De quoi songer à ce président d'association lui reprochant d'exploiter un sujet porteur et vendeur (livres, articles, conférences, promotions médiatiques). Il doit le savoir, lui dont l'association a noué une vingtaine de « partenariats » avec des entreprises, des fondations et des pouvoirs publics, tels que Patagonia, Banff Athletica, le ministère de la transition écologique, la Région Paca.

Si le loup coûte cher « à la société, à l'économie et au monde agropastoral », il nourrit son homme, experts, gardes, fonctionnaires, journalistes, cinéastes, artistes, guides, restaurateurs, hôteliers, tenanciers de gîtes. Tous ceux qui en croquent dans le tourisme, le spectacle et le culte du loup, tel l'Alpha Parc de Saint-Martin-de-Vésubie, dans le Mercantour. Un zoo de 23 loups, labellisé « Famille Plus », hébergements, scénographie, animations, boutique.

L'économie ovine en Isère, c'était 300 élevages de plus de 50 brebis, en janvier 2013, la dernière fois que je m'y suis intéressé²⁵. Le revenu d'un élevage variait alors entre 25 000 et 35 000 € par an. Un tiers de cet « Excédent Brut d'Exploitation » (EBE) provenait des aides de la PAC (Politique Agricole Commune) : soit 21 € par brebis et par an. L'Union européenne et l'Etat versant des clopinettes : primes à l'herbe, aides bâtiments, aides équipements, aides à l'élevage de montagne. L'élevage ovin, c'était aussi 92 emplois de bergers durant l'estive et du travail pour les abattoirs du Fontanil et du Bourg d'Oisans. Et puis, bien sûr, le tourisme, le spectacle et le culte du mouton. Fêtes, transhumances, restau-gîtes, ventes de viande et fromages, etc.

C'était quoi qu'il en soit un chiffre dérisoire à côté des subventions et investissements drainés par les élevages de puces électroniques. Près de 3 milliards d'Euros, rien que pour celui de STMicro, à Crolles, qui a détruit tant de bonne terre agricole. Sans compter les « Plans Nano » financés tous les cinq ans par la Région, le Département, la Métropole, etc., afin de soutenir l'emploi et l'innovation. Cinq milliards pour le plan Nano 2022. La filière micro-électronique, les puces, les semi-conducteurs, c'est des dizaines d'entreprises, des milliers d'emplois dans l'Isère. Des milliards de chiffre d'affaires dans le monde. Les éleveurs, hein, le gentil mouton et le méchant loup, c'est juste pour faire joli. Des subventionnés au rabais, chargés d'entretenir le décor avec leurs troupeaux et leur « accueil à la ferme » afin de distraire les ITC en randonnée (Ingénieurs, techniciens, cadres).

On en ferait des moutons avec cinq milliards d'euros. C'est de l'élevage de puces de Crolles, et d'autres semblables, que sortent les boucles électroniques qui tracassaient la Confédération paysanne en 2013 : « Elle est coûteuse pour les éleveurs et les contribuables : environ 1 € la boucle électronique, soit 300 € minimum par an, pour un éleveur qui fait naître 300 agneaux. Ce surcroît est donc pris en charge par les contribuables français pendant 2 ans, mais ensuite ce sera à la charge des éleveurs²⁶. »

Jamais, non jamais, je n'ai entendu les scientifiques ni les éleveurs s'alarmer des « dommages importants à l'économie, à la société et au monde agropastoral » causés par les puces électroniques, leur fabrication et leur dissémination ubiquitaire.

Jamais je n'ai entendu les éleveurs, ni les chasseurs, ni les élus, hurler contre la contamination au césium 137 du sol des Alpes, du Vercors au Mercantour, par les retombées de Tchernobyl²⁷. Ni contre leurs effets sur les champignons, les bêtes, les gens, leurs cancers. En revanche, j'ai bien entendu les commerçants du Vercors hurler contre cette mauvaise publicité pour leur chiffre d'affaires.

²⁵ Cf. *Des moutons ou des puces ? De l'élevage ovin à l'ère technologique : un peu d'économie réelle*, 28 janvier 2013, www.piecesetmaindoeuvre.com

²⁶ Cf. <http://drome.confederationpaysanne.fr>

²⁷ Cf. *Le Daubé*, 1^{er} août 2015. Rapport de la Criirad

Je suis retourné voir le site de la Chambre d'agriculture de l'Isère. Il ne reste en janvier 2020 que 170 élevages de plus de 50 brebis. La faute au loup ? Aux puces ? Aux départs à la retraite ? A l'indigence des revenus ?

Quand l'économie du loup rapportera plus que celle du mouton, les pouvoirs publics lui déverseront dessus plus de subventions que sur la « filière ovine », et les derniers éleveurs se convertiront dans la filière lupine. Comme les paysans se sont convertis à l'usine, à la ville et à la filière micro-électronique. Nous le savons bien, puisque nous, gens d'ici, nous sommes tous des enfants de paysans. A la première, deuxième, dixième génération, etc. Allez donc au cimetière voir les pierres tombales : les morts ne mentent pas.

Quoi ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Et pourquoi n'écrirait-on pas sur le loup, et même des milliers de pages, pour ou contre, si l'on a envie. Moi-même, si je vous disais, j'ai failli en toucher un mot. J'ai même gardé un tas de paperasses, des dizaines d'articles depuis des années. C'est mon vice. J'entasse, j'entasse, ça déborde, j'enjambe des cartons, des piles, des tas, sur les tables, sous les tables, ça dégringole, du frigo, de la radio sur le frigo, des étagères, j'en perds, j'en retrouve, ça s'écroule, ça remonte, et puis, toujours, il y a quelque chose de plus urgent à faire. C'est ingrat des fois, un peu solitaire. Le loup en papier, c'est moi. Mais bon, personne ne me force. Si tu veux te faire plaisir, tu ne fais pas ce qu'il faut, et si je ne fais pas ce qu'il faut, je ne me fais pas plaisir. Et puis le loup, franchement, qu'est-ce qu'il s'en fiche, lui, que je verse une louche de plus aux milliards de mots qu'on lui verse dessus. Qu'est-ce qu'il fait pour moi, le loup ? On ne se connaît pas. Il ne sait même pas que j'existe. Il s'en fout. Il vit sa vie de loup. Encore un peu, comme tout le monde. Mais lui, pour le coup, il n'y est pour rien. Je ne connais pas le loup, je connais l'idée du loup. Celle que je me fais par la radio, les journaux, un discours d'éleveurs, dans une réunion, une conversation, en marge de la réunion – et puis la circulaire de *Marche avec les loups* adressée aux supporteurs potentiels. Ils avaient pensé à *Danse avec les loups*, mais un plagiaire leur avait déjà pris. Bref, c'est une belle idée que le loup. Je veux dire, que l'idée que je m'en fais. Le loup en tant qu'idée. Elusive, évasive. Une fuite de tout filet. Comme ces quelques loups échappés de zoos et d'enclos durant les 60 ans de la mort du loup, des années 30 aux années 90 ; ou ces francs loups d'Italie, Roumanie, Pologne, revenus du Grand Nulle Part. Ça se dit pas, presque, tellement ça échappe, tellement on voudrait que ça échappe à la saleté des mots usés. Que ça aille sans dire, sans parole. Sans épithète du genre « belle » ou je ne sais quoi. Sans explications, « controverses », « éducation », « pédagogie », « débats citoyens », « dialogues », « ressentis ». Sans bruit. Et pas de cinéma. Surtout pas de cinéma. Ni d'artistes à la sensibilité humble et modeste, partageant leur expérience avec des salles frémissantes, avant de recevoir le prix du festival. S'il faut expliquer l'idée du loup, si vous ne pouvez la sentir sans spectacle, ni sabir des sciences sociales, recyclé dans les sermons des politiciens, animateurs sociaux et autres chargés de missions, c'est que vous ne pouvez la saisir. C'est sans doute le cas, on n'en serait pas là, sinon. Mais on se perd, là. Et vous trouvez cette logorrhée bien longue et embrouillée pour un apôtre du silence tacite. Tant pis. On n'a qu'à dire que je vous parle comme à moi-même. Que je parle tout seul. Que vous ne m'entendez pas. Que vous n'entendez rien. Ça va comme ça ? C'est bien ça, hein ?

Bon. Je parle tout seul, ne faites pas attention.

C'est bête tout de même, j'avais un sacré dossier. De quoi pousser un long, long, hurlement, jusqu'à... je ne sais pas moi, 10 000 ? 100 000 exemplaires ? Chez Gallimard, ou au Seuil. Des grosses boîtes qui « poussent » leurs auteurs, avec de la pub, des attachés de presse, des signatures en librairie. A 10 % par exemplaire, compte les traductions, l'adaptation filmée ou

BD, l'édition de poche, ça commence à chiffrer. Plus une anthologie de mon œuvre. Toute ma carrière en un volume. Un gros volume. Impressionnant tout de même. Tiens, regarde, rien que pour « le dernier loup », celui de Vignieu, en 1954.

« Jean-Marc Moriceau, directeur de la revue *Histoire et société rurale*, affirme dans son ouvrage *L'homme contre le loup*, que celui-ci fut reconnu d'origine italienne²⁸. »

Vingt dieux. Trotter des Abruzzes aux Terres froides pour se faire buter un soir d'hiver par un tas de croquants excités, alcoolisés et gueulards. Mon ami Pierrot, l'éleveur, hocherait la tête, fâché et blessé : « Toi, décidément, tu n'aimes pas les paysans !... Ça se voit bien dans tes livres ! »

J'avoue. Je n'aime pas les paysans. C'est par haine des paysans, d'ailleurs, que mes parents m'emmenaient à la campagne, l'été, dans de lointains bouts de famille, ramasser les pommes de terre dans la Somme, cueillir les champignons dans le Jura, garder les vaches en Savoie. Cette même haine qui m'a poussé à faire les foins, *gratis pro mao*, trois étés de suite, trois longs et soleilleux étés de suite, en quelques lieux du Dauphiné, et l'ouvrier pour mon ami Pierrot – l'autre, le *battandier* (riz, blé, maïs) – dans l'hiver des Terres froides, à labourer et traire les vaches. Même si le tracteur tirait vers le fossé et qu'une vache m'avait dans le naseau. Jusqu'à ce que cette haine, toujours plus vive, ne me lance dans l'alerte contre le marquage électronique (RFID) des moutons, à quatre ou deux pattes (...); et dans l'occupation du Centre de Traçabilité de Valence, avec un pêle-mêle d'anarchistes, d'écolos et de paysans. Les rats-laveurs s'étaient excusés. Et un cheval, oui, n'oublions pas notre cheval. Blanc. Touffu. Robuste. Un bon cheval de cheval. Plein de bonne volonté. Genre Malabar, dans la *Ferme des animaux*. Ou le petit cheval dans le mauvais temps. Le petit cheval qui tire la charrette, tous derrière et lui devant, et qui meurt sans voir le beau temps. Je t'en foutrais de la « noble conquête », ignoble conquérant. Mon sabot dans la gueule, oui.

Non, je n'oublie rien, moi. Ni les bons esprits ni les mauvaises langues déplorant tant d'alarmisme et de présomption - « on n'en est pas là, blablabla... vous fantasmez blablabla... c'est du bluff technologique blablabla » - pour feindre ensuite de découvrir par eux mêmes, ce qu'on leur avait depuis longtemps découvert. Maintenant, la Chine les inquiète, et la police technologique. La gouvernance rationnelle et totalitaire par la Machine. On leur avait bien dit pourtant, on leur en a dit bien d'autres, mais ils n'entendent et ne disent jamais que ce que tout le monde dit. C'est plus consensuel.

Moi... moi, moi, moi. Pardon de tant parler de moi, mais pour une fois, j'en profite, je m'étale, et tant pis si je me fais mal. Moi, disais-je, je serais plutôt hypermnésique. Incapable d'oublier. Je me souviens trop. De cette réunion publique avec des paysans et des citoyens, dans un amphithéâtre de faculté, pour leur parler de la puce RFID²⁹ et de la police totale. De ces marches avec troupeaux, chiens, éleveurs et activistes, pour protester contre le marquage électronique des ovins. Dans la Drôme et à Lyon. De ce voyage en plein janvier, en voiture, avec Pimprenelle, à des centaines de bornes, pour une autre réunion. Quatre ans après nos premières alertes. Et des paysans faisant bande à part, leur propre réunion dans la réunion, rétifs à alerter leurs clients sur les marchés, mangeurs de fromages et de côtelettes. Rétifs à parler d'autre chose que de leurs moutons – de leurs moutons à eux. Des petits tracas, coûts et pertes des boucles électroniques, infections occasionnelles, intrusions administratives dans leurs élevages. « Moi, tout ce que je veux, c'est que ce ne soit pas obligatoire, s'il y en a que ça arrange, qui ont beaucoup de bêtes, c'est leur affaire. » Le marquage électronique des chiens, des chats, des vaches, des chevaux, des objets – de tous les objets -, des humains, ce n'était pas leur souci. Mais qu'on leur laisse le choix. Ils étaient bien modestes, bien réalistes.

²⁸ *Le Daubé*, 25 février 2018

²⁹

Ils n'étaient pas là pour faire la révolution, ni sauver le monde. C'était au monde de sauver leurs troupeaux et leur métier. Parce qu'ils le valaient bien. Qu'ils faisaient un beau métier qui leur convenait bien, dans un beau paysage. Et que si on ne les sauvait pas, ce beau métier, ce beau paysage et ces bons produits disparaîtraient, et puis voilà.

Oui, oui, je sais que Jidé ne serait pas d'accord. Jidé, il a un domaine où l'amour est roi, où Sarah est reine. C'est un penseur devenu paysan, il fait des films et des fromages, des enfants aussi. Il est fécond, c'est du Giono d'avant-guerre. « Mais oui, écoute, je sens à un moment donné, le besoin d'avoir les pieds sur terre, de produire sa nourriture, de faire pousser des arbres, ses légumes... Ce sont les paysans qui sauveront le monde, il faut habiter le monde, se faire paysan, sinon... »

Sinon, c'est viande de synthèse et purée de pilules. La fin de toute autonomie, de tout savoir-faire, enracinés dans la communauté paysanne. Je sais. Mais d'abord, je n'en suis pas, moi, de leur communauté du savoir-tuer, savoir-brûler, et je n'ai pas envie de passer ma fin du monde avec eux. Le vivre-ensemble, non merci. Sans les loups, les ours et les autres, ça ne me dit pas.

Ces réunions, c'était, suivant qui parlait, mêlé d'éclats de jactance. « De toutes façons, on ne *puccera* pas. C'est tout. Et à la fin, on gagnera. » Ils ont bien « bataillé », je sais, « au niveau de leurs moutons ». Lettres aux collègues, comités d'accueil dans les fermes et visites collectives aux services vétérinaires, démarches auprès des syndicats, des députés, amendes, procès, etc. tout le rituel, quoi. Mais à la fin, ils ont *puccé*. C'est du moins ce qu'on me dit. Moi je me suis lassé de les « soutenir », comme je me suis lassé, depuis longtemps, de « soutenir » toutes les causes prostituées sur lesquelles prospèrent des réseaux de souteneurs. J'en ai marre de soutenir des souteneurs et des soutenus qui ne soutiennent jamais ce que, moi, je soutiens. J'en ai marre de soutenir des gens qui ont bien plus que moi - maisons, voitures, écrans, *smartphones* -, et qui veulent toujours plus. Un « niveau de vie », puis un « train de vie » et des choses, des choses, des choses, que je suis ahuri de découvrir. Qui veulent des choses qui nous tuent. Qui veulent tout. Parce qu'on ne peut pas tout partager tant qu'on n'a pas tout produit. Tout détruit. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'une terre partie en fumée et des batailles dans les ordures fumantes. Je ne leur demande pas de me « soutenir », moi. Qu'y a-t-il de si mal, de si honteux, à la fin, à vivre « en dessous du seuil de pauvreté » ?

Le Toine, il est jeune, je sens qu'il a un peu pitié, un peu honte pour moi. A mon âge, vivre au RSA dans une piaule d'étudiant, sans retraite, habillé de fringues miteuses... merci bien. Il est gentil, le Toine, il ne le dit pas, mais je suis une bonne leçon pour lui. Il travaille dur, apprend des métiers, monte sa boîte. Il a raison. Il faut gagner des sous, trouver des plans, connaître des gens. Des gens connus et reconnus, qui connaissent des gens et qui te font connaître. Il faut être gentil avec les gens, pas toujours les mordre. Se frotter un peu dans leurs jambes, remuer la queue. C'est dommage qu'il dit. J'avais des capacités. J'aurais pu. Une belle carrière gâchée. Il me pardonne parce que je suis un personnage. Un « vieux loup ». Je suis pittoresque, ça lui fait une excuse pour me voir. Il ne me reste plus qu'à jouer mon rôle, à faire l'ours dans le monde. Ah merde, c'est déjà si difficile de ne pas cabotiner, seul face à sa *psyché*, son miroir mental, hein les philosophes ? Je veux dire, les philosophes sérieux, les diplômés de *performance* et de *déconstruction*. De ne pas jouer les héros du « film qu'on se fait », de « l'histoire qu'on se raconte », etc.

Mais il est tard, revenons au dossier. Carton plein. Brouhaha silencieux. Pro-loups. Anti-loups. Elus, syndicalistes, gardes, scientifiques, artistes, écolos, éleveurs, chasseurs. Et puis les loups. Rencontres fortuites. Au bout du jardin, à l'entrée du village, près de l'arrêt du bus, sur la place, près de la pompe à essence, sur la route, l'autoroute, près de la zone

commerciale. Photos furtives, nocturnes, appareils automatiques, *smartphones*. Les méfaits du loup. Les attaques : des génisses en Valdaine (Saint-Geoire, Biliou, Massieu, Merlas). Un poney dévoré, ses côtes à l'air. Une truie sans tête, cratère sanglant. Dans le Vercors. Carcasses, os, bidoches, bouillies sanguines. Une biche. Un cerf. Un chevreuil. Un mouflon. Une jument. Des brebis. Encore des brebis. ENCORE DES BREBIS. Qui étalent leurs tripes rouges à la Une. Qui sautent des barres en masse. Le loup partout. En Maurienne, en Chartreuse (Quaix, la Sure, Proveysieux, La Tronche), dans l'Oisans, le Dévoluy, Vaujany, Valjouffrey, Belledonne (Saint Hugon, Sainte Agnès, La Ferrière, Allevard), le Taillefer (Lavalens, Livet-et-Gavet), la Matheysine (Nantes-en-Rattier, Saint-Honoré, Susville), le Vercors, le Nord Vercors. Le Sud Vercors. A Lans. Villard. Autrans, Vassieu, Bouvante, Saint-Martin, Gresse, Saint-Pierre de Chérenne, Chichilianne. Dans le Trièves. A Roissard. Dans le Royan. Le Sud Grésivaudan. Le Nord Isère (Sainte Blandine). A Paladru. L'ombre du loup sur l'Ubaye. Le loup arrive dans le Buëch. Les attaques se multiplient. Le loup, pas à pas. Le loup dans la bergerie. Aux portes de Romans. Un troupeau disparu à Valloire. Encore une attaque dans le Queyras. La progression se confirme. Le loup sur le Ventoux. Des « grands canidés ». Des « loups hybrides ». Ah, mais dans ce cas, on peut les tuer ! Ils ne sont pas « protégés ». Oui, mais dans ce cas, pas d'indemnités. C'est juste pour les « protégés ». Des loups partout. Mêlées de mots. D'où vient-il ? Qui l'a réintroduit ? Qui le protège ? Il est cent. Trois cents. Cinq cents. Mille. On n'en sait rien. Des « Plans Loup », d'autres « Plans Loup ». Que faire ? Des clôtures. Chiens patous. Vaches de combat. Eclairages nocturnes. Ecolos bergers bénévoles. « Pucer » le loup ? Des indemnités. Plus d'indemnités. Des tirs d'« effarouchement ». Des tirs de « prélèvement ». Davantage de « prélèvements ». PLUS DE PRELEVEMENTS. Des manifs d'éleveurs. Des chasseurs inquiets. Des chasseurs en colère. Un millier de chasseurs à Saint-Jean-de-Maurienne. Pénurie de gibier. Le loup chasse les chevreuils. Le loup chasse les cerfs. Le loup chasse les sangliers. « Arrêtons le massacre ! » Et le « Plan de chasse », alors ? Les éleveurs en colère. 500 éleveurs à Chambéry. Les élus en colère. Des tueurs de loups. Un louveteau écrasé. Un loup percuté. Un éleveur abat trois loups en Savoie. Je les avais pris pour des chiens. Des loups empoisonnés. Pesticide. Un loup abattu dans la Drôme. Nouveaux tirs autorisés. Un éleveur dénonce un loup. Un loup abattu. Deux loups abattus. Une louve abattue. Intensification de la traque dans les Alpes.

Opérations de comptage. Des gardes de l'Office qui hurlent de nuit, dans des cônes en plastique. En Maurienne. Dans Belledonne, et sur les crêtes du Vançon. Réponses des loups. Des scientifiques plaident pour les bergers. Sociologues, ethnologues, anthropologues, écologues, éthologues, zoologues, agronomes, économistes. Une trentaine. Il faut réguler le loup. Un philosophe veut négocier avec les loups. Ouvrir des relations diplomatiques. Des études le prouvent. Plus efficace que de disperser les meutes en tuant les chefs. L'abattage augmente les prédatations. Il faut dissuader le carnivore de s'approcher du bétail. Un éthologue veut le rééduquer : moutons, mauvais. Sangliers, OK. Cerfs et chevreuils, discute avec les chasseurs.

Les politiques s'en mêlent. Nelly Olin dégage. Serge Lepeltier annonce. NKM annonce. Stéphane Le Foll annonce. Ségolène Royal annonce. Nicolas Hulot remet tout à plat. Nicolas Hulot autorise. Les sénateurs partent en chasse. Les députés contestent les chiffres. Que peut faire l'Europe. La guerre du loup. La guerre du loup gagne l'Italie. La guerre du loup sur le terrain juridique. Le loup n'est plus en voie d'extinction. La Norvège autorise la chasse. Les battues ont repris en Suède. La Finlande continue la chasse. On achève bien les loups. L'arrêté autorise à tuer quatre bêtes. Les éleveurs autorisés à tirer. Les bergers pourront tirer. Campagne de tir. Six loups en ligne de mire. Un loup abattu dans le Var. Un loup abattu dans les Alpes-Maritimes. Un loup tué dans les Alpes-de-Haute-Provence. Un loup tué dans les Hautes-Alpes, lors d'une battue au sanglier. Premier loup abattu légalement en Haute-Savoie. Tir de quarante loups dans l'année. Vers une prédation record ? 51 loups déjà tués. Possibilité d'abattre un dixième de la population lupine. Deux loups de plus à abattre. 24 prélèvements

demandés. 24 loups pourront être abattus. Le plafond de 43 pourrait être dépassé. Le plafond élevé à 100 loups. Une traque sur tout l'arc alpin. Des caméras thermiques pour chasser le loup. Muselier et Wauquiez, présidents de régions, interpellent le premier ministre. Gérard Larcher, président du Sénat : surdensité de loups. Le Modem s'intéresse au loup. 750 manifestants et 1500 brebis à Gap. Manifestation d'éleveurs à Lus-la-Croix-Haute. Le maire d'Allevard contre le loup. Grenoble : 80 manifestants contre le loup : les éleveurs veulent faire la loi. Un éleveur des Hautes-Alpes. « Nous avons relâché des loups près des villes ». Chambéry. Loup des Bauge, un tir accidentel. Entre 600 et 1000 manifestants en soutien. Tribunal de Bonneville, des milliers de manifestants avec le tueur de loup. Il faut éradiquer le loup. Des maires prêts à rendre leur écharpe. Les attaques de loups en forte hausse. Eleveurs et élus montrent les crocs. Une mobilisation à tous les échelons. Les élus de montagne à l'Elysée. Les élus ne lâchent rien. Christiane Lambert, présidente de la FNSEA, objectif : zéro attaque de loups ! Les députés facilitent les tirs. Il faut éradiquer le loup. Le loup reste la bête à abattre. Trop de loups : il faut en tuer. Les loups tirés à vue. Mission nocturne avec la brigade loup. La brigade loup à l'affût du prédateur. La brigade loup sillonne la France pour tirer le prédateur. Sur les traces des chasseurs de loups. Rapport d'expert : Les tirs de loups menacent l'espèce. José Bové : il faut éliminer le loup. Le plan de José Bové contre les loups. José Bové crie haro sur le loup. Des feux contre le loup. Des bûchers en Isère pour alerter...

- Tiens. L'Ingénieur.

Soirée-débat avec Jean-Marc Moriceau. Salle pleine. C'est l'Ingénieur qui organise, avec son association. L'avantage de suivre le loup, c'est qu'on croise des copains dans le journal. L'Ingénieur, c'est un copain de jeunesse. De communauté. Qu'est-ce que vous croyez. On ne naît pas misanthrope. Je n'ai pas toujours été un aigri arrogant, un furieux insociable et atrabilaire. Même qu'on s'est bien marré, des fois, tous les deux. Copains, copines, etc. Mais on n'est pas là pour raconter sa vie. Bref, après il a fait l'ingénieur dans le BTP. A l'international, en Russie. Le loup, ça le connaît. Il m'a téléphoné deux fois de suite, coup sur coup, il y a deux ans. Quand on vous appelle après des années de perte de vue, c'est souvent qu'on veut quelque chose de vous. L'Ingénieur, il habite sur le Plateau, maintenant. Il s'est fait construire, je crois. Et puis, on est venu le chercher, des chasseurs, des éleveurs du coin. Parce qu'ils ont un gros problème avec le loup. Du coup il a monté une association et il voulait que je lui donne un coup de main, vu mes talents d'agitateur et mes relations dans le milieu écolo. Pour débattre, etc. Hmm. Il m'a vraiment perdu de vue. Si je m'en mêle, que je lui dis, ce sera pour *hurler*, pour *hurler avec les loups*. Mais il est têtue l'Ingénieur. Il insiste. Ça me revient maintenant, je crois qu'il était plutôt dans la branche commerciale. Les négos. Les contrats. Il m'a raconté, une fois, comment il avait mis un coup de boule à un écolo contrariant, lors d'une réunion avec des élus. Il me vend son argumentaire. Il chassait le loup en Russie. Ils lui ont dit les Russes. Mais vous êtes fous les Français de laisser revenir le loup ! Après, il prolifère, il détruit tout, la faune, les troupeaux, il attaque les gens, on ne peut plus s'en débarrasser, c'est pire que les rats !

J'ai oublié de lui demander ce qu'il avait vu à Tchernobyl. Et inutile de lui rappeler que du paléolithique à la révolution industrielle, et de l'Atlantique au Kamtchatka, les loups, les hommes et leurs proies ont survécu dans l'harmonie immanente et cruelle de la nature. Kropotkine décrivant encore les grandioses troupeaux traversant la Sibérie, la steppe et les fleuves³⁰, en 1906. Kropotkine, ce n'est pas dans son *power point*, à l'Ingénieur. Et t'en penses quoi, toi, Miedka, l'*humourse*, l'héroïne de son propre mythe. Ouais, je sais, je n'ai qu'à lire tes livres.

³⁰ Cf. Kropotkine, *L'Entraide. Un facteur de l'évolution*

Je retrouve la tirade de l'Ingénieur dans *Le Daubé*. Avec Moriceau, ils ont fait un tabac devant leur public d'éleveurs et de chasseurs. Il m'accroche en revanche, quand il parle des « loups de Wall Street, complices des loups du Vercors », du marché du carbone et de la biodiversité, de ces entreprises qui achètent des terres pour « compenser » leurs émissions de CO2 et leurs destructions de milieux naturels. C'est-à-dire qui accaparent peu à peu ces milieux et leurs « ressources »³¹. Ou quand il cible ces *lobbies* internationaux, qui travaillent à vider les campagnes et à rabattre la population mondiale dans les mégapoles. Dans sa ligne de mire, l'UICN (Union internationale de conservation de la nature), dont le siège, en Suisse, emploie un millier de personnes. Une grosse *holding* qui réunit des états, des agences gouvernementales, un millier d'ONG, 10 000 experts scientifiques. C'est vrai. L'UICN fondée, entre autres, par le naturaliste Roger Heim, en 1948, s'est retournée en machine à verdir, au service du capitalisme vert et des technologies vertes. L'organisation se vante de créer des normes, de pré-rédiger des lois et réglementations, ainsi que d'avoir lancé le « développement durable » en 1980, sept ans avant que les Nations Unies n'en fassent leur mot d'ordre officiel. Et elle travaille depuis 2015 aux applications de la biologie de synthèse. Etat de l'art. Impact sur la « biodiversité ». Acceptabilité des populations, etc. Comme si l'on examinait l'impact d'un lâcher de rats sur les nids des oiseaux dans une île sans arbres. A quand la viande de synthèse, labellisée « verte » par l'UICN, et imposée par l'Etat d'urgence écologique.

Je retrouve dans les hantises de l'Ingénieur des projets que je connais bien, officiels et documentés. Concentrer 80 % de la population dans des villes-machines (*smart cities*), pour hommes-machines (*smartiens*), en 2050. Les autres d'ici la fin du siècle. Quand il fera 5 ou 6 degrés de plus et qu'on se battra pour une place à l'ombre, dans le cauchemar climatisé - construit par la boîte de l'Ingénieur. Rationner, rationaliser. *Smart planet* d'IBM, projet de « planète intelligente », repris par tous les gouvernements du monde. Faut voir, il a peut-être levé un loup, l'Ingénieur. Mais ce ne sont pas les loups qu'il faut abattre.

Là-dessus, je tombe sur l'Artiste. Un autre copain de jeunesse. Décidément. Mais que se passe-t-il. Tout le monde rentre à la maison ? C'est une AG ? une réunion bilan et perspectives ? (*rires*) Quelqu'un m'a organisé une soirée souvenir et commémoration ? Une représentation d'adieu ? je vous préviens, j'ai horreur des fêtes surprises. Qu'on me force la main et qu'on me donne en spectacle.

L'Artiste, donc. Copain de lycée et de gazette, du temps que j'étais joyeux, impétueux, chaleureux - ah, si vous m'aviez connu - et que je tâchais d'entraîner mes copains dans mes lubies. Un journal sauvage en l'occurrence, à cris et à crocs. Il n'était pas fou l'Artiste. Il a vite vu que ce n'était pas avec un enragé et une équipe de zonards, qu'il allait *percer*. On n'était pas *pro*. On était des *louseurs*. Chacun pour soi est reparti. Il a fait Art sup'. Il a *percé*. Moi aussi, dans mon genre. Quand j'y pense, c'est peut-être là que j'ai commencé à mal tourner. Individualiste, cynique à ce qu'on me dit. Négatif. On s'est retrouvé. On s'est reperdu de vue – vous connaissez la chanson. Et ça faisait un sacré bail quand des signaux ont commencé à arriver. Un mail. Deux coups de fils. Une visite surprise lors d'une conférence, à Paris. L'Artiste, c'est un pro. Pour le coup, s'il me tournait autour, en cercles vagues et louvoyants, c'est que je pouvais, éventuellement, lui servir à quelque chose, et non l'inverse. Il tâte le terrain, quoi. C'est une sorte d'entretien. La santé. Les copains. Les morts. Mise à jour du CV. Activités en cours, etc. Il a un souci l'Artiste. Son agent à qui il a confié ses intérêts par pure amitié, *n'assure pas*. C'est un *louseur*. Je ne voyais pas ce que j'y pouvais, ni ce qu'il voulait – et il ne demandait rien, d'ailleurs. Trop fin pour ça. Un jeune type, un vieux pote, on se fait avoir au sentiment. Quand on le voit en peine ou coincé, on cherche une idée

³¹ Cf. A. Costa, *La Nature comme marchandise*, Ed. Le Monde à l'envers, 2018

pour lui, ou quelqu'un, ou quelque chose. Suffit d'attendre. Après, c'est lui qui voit. Et c'est bien rare qu'il ne voie rien dont il ne puisse tirer parti. - Bon, à un de ces quatre.

Finalement, j'ai su qu'il revenait dans le coin - lui aussi, il a acheté - qu'il se faisait des amis. Le maire, les journalistes, les « acteurs de la culture ». Gracieux, charmeur, entreprenant. Un vrai pro. Il a offert une sculpture à la Ville, comme Jeff Koons, mais en moins gros. Plutôt le genre d'article qu'on trouve dans les boutiques de souvenirs : un casse-noix en bronze. Conceptuel, mais accessible au Grenoblois moyen. A la fois pour les initiés et les ignorants. Un grand moment d'émotion, avec quelques larmes au cours des allocutions. « J'espère que mon *Casse-noix* saura parler au cœur des Grenoblois. Il ne dit rien d'autre que : "Pensez à moi" ». Chapeau l'Artiste : « Pensez à moi » !

Et justement, on y pense en ouvrant le journal. Une expo sur le loup. Grosses ventes. Gros succès. Son agent doit aller mieux. Et toujours aussi pro. Il se garde bien de choisir entre les loups et les tueurs de loups. « Ce sujet est de la nitroglycérine. Prendre parti de manière abrupte, c'est s'exposer à de grosses emmerdes. »

Il me l'a bien dit d'ailleurs ; je ne suis pas aussi radical que toi. Lui, il trouve que c'est un type bien, ce maire. Moi je ne trouve pas. *Je sais* que c'est juste un technocrate Vert, un ingénieur de la ville-machine, à peu près aussi écologiste qu'un robot de gestion municipale. Enfin, ça n'a pas d'importance, on est d'accord. La prochaine fois, il fera un monument à L'Homme de Lascaux. Un rude menhir tendu vers les étoiles, sa face prognathe naissant à peine de la pierre.

L'important, c'est de ne pas prendre parti. De ne pas devenir « sulfureux », « controversé », « problématique ». De ne pas faire hurler les écoloups, ni les brûleurs de loups. De rester « tous publics » afin de passer le contrôle des commissaires d'expo et des sélectionneurs de festivals. C'est tout un art, mais c'est ça être un artiste. Et qui voudrait s'exposer à de grosses emmerdes en prenant parti de manière abrupte ? Hein, Je te le demande, Toine. Qui voudrait recevoir des menaces anonymes, des insultes sur les « réseaux sociaux », des pierres dans ses carreaux, des cadavres de brebis sur le pas de sa porte ? Et se faire crever les pneus³² ? Sans compter les articles fielleux, « il l'a bien cherché ». Les esclandres, lors des vernissages et des conférences. L'expo annulée. Les commandes, les ventes, réduites à rien. Le retour à la *galère*. Ah non !

A part un *loueur*, bien sûr. Un écoloup radical. Un lycanthrope grandiloquent, hurlant silencieusement dans ses montagnes de papier. Moi, je ne serai jamais un artiste. Ni le favori du maire, ni celui des éditeurs et des journalistes. Je n'aurai jamais d'agent. Je ne me vendrai jamais. Je ne serai jamais un *best seller*. Je n'aurai jamais de prix. Je serai toujours hors de prix. Invendu, invendable. Moi, je ne ferai jamais « construire ». Je n'aurai jamais ma maison de campagne, jazz et pantalons de velours, où écrire chaque été, le livre que je vendrai chaque hiver. Mon dieu que la montagne est belle, etc.

Respect, qu'il me dit l'Artiste. Il me trouve bien enduring, bien éloquent dans ma rage. Dans le ratage. C'est ton choix, remarque. Lui, il a choisi la réussite.

Je ne serai jamais respectable, putain de bordel à culs. Et bas les pattes ! Je mords les gens, moi ! Les *gengens*, les gentils, si gentils, si respectables ! Et ceux qui font carrière dans la subversion respectable et la bonne société anarchiste. Avec leurs bons sentiments et leur bonne conscience.

Les loups ne sont pas ceux que l'on croit. Vous êtes de beaux salauds, les gentils. Moi, je ne serai jamais gentil. J'ai trop mauvais esprit. Je vous aurais bien parlé du loup. J'avais des choses à dire. Des trop-pleins tumultueux. Des gens, du sang, des histoires. Ça jaillissait de tout le dossier. Tant pis, ce sera pour une autre fois. Ou jamais. De toutes façons, c'est fini. –

³² Cf. « Les supplétifs du « greenbashing », in *Le Monde*, 20 janvier 2020

Et tiens !... Encore un post-scriptum qui tombe. C'est de Vigny. Un poète de l'époque, en 1843, quand partout dans les campagnes, on éradiquait le loup à grandes battues. J'ai appris ça à l'école.

« Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri. »

Croc-Blanc
Grenoble, 13-29 janvier 2020

Du même animal :

Dans l'homme tout est bon (Homo homini porcus), Ed. Sens & Tonka. 2016

Ouvrez pour moi le ciel, Ed. Noël Blandin. 1992

Enquête sur la mort de Gilgamesh, Ed. Le Félin. 1991

Les Esperados, une histoire des années 1970, Robert Laffont, 1984. L'Echappée, 2011